

ARCHITECTURE / La relation du maître moderniste avec la capitale française s'est intensifiée depuis 1964, quand l'exil le força à s'y installer. Ses rencontres avec les artistes, les poètes et les philosophes parisiens, parmi lesquels figuraient beaucoup de communistes, ont influencé non seulement la vie mais aussi l'œuvre du génie brésilien.



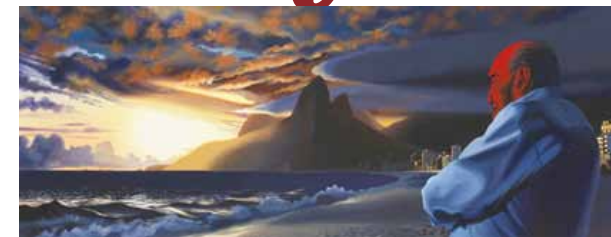
Jacques Benoit / "Construção! Ministères" 2010



Jacques Benoit / "A Ausência (The Absence)" 2013



Jacques Benoit / "Trois Traces d'Oscar - L'Humanité" 2005



Jacques Benoit / "Trois Traces d'Oscar - Rio" 2005

Le Paris de Niemeyer

Niemeyer à Paris

>> **HELENA MADER**
Envoyée spéciale

ART ET BÉTON
Le siège du quotidien *L'Humanité*, dans les environs de Paris est signé par Oscar Niemeyer. Ci-dessus, les œuvres de l'artiste Jacques Benoit inspirées par l'architecte.

Martin Bureau/AFP - 11/3/04



Paris – D'un côté, la répression de la dictature militaire brésilienne, qui donne à l'architecte ouvertement communiste un statut d'ennemi public. D'autre part, la liberté et le libéralisme du Paris de 1960. Les fêtes, les discussions, les débats existentialistes de fond et sans censure dans les cafés et sur les Grands boulevards. Très vite après le coup d'Etat militaire, le cœur d'Oscar Niemeyer s'est trouvé écartelé entre ces deux mondes. Les militaires le contraignant à l'exil, il avait dû partir pour la France en 1964. Mais l'éblouissement de la vie parisienne ne lui fit pas oublier le sort de ses camarades brésiliens. Cette dualité a marqué le séjour d'Oscar à l'étranger et considérablement influencé sa vie et son travail.

À Paris cette semaine, où s'ouvre la plus grande exposition jamais organisée sur Oscar Niemeyer en dehors du Brésil, CORREIO explore les traces du Maître moderniste dans la capitale française, pour montrer comment la Ville Lumière a influencé le travail de l'architecte dans sa période post-Brasília. Et comment Oscar est devenu une icône qui influença des générations de Parisiens fascinés par son génie. L'exposition « Brasília. Un Demi-siècle de la Capitale du Brésil », ouverte au public depuis hier au siège du Parti communiste français, est un vibrant hommage au plus grand architecte brésilien de tous les temps. Ce superbe bâtiment, édifié au nord de Paris, fut son premier projet à l'étranger et peut-être l'un des plus reconnus en dehors du Brésil. La période française d'Oscar en France a été fructueuse : il a conçu plusieurs bâtiments dans les environs de Paris et dans d'autres villes françaises. L'Europe s'est trouvée être une destination naturelle pour Niemeyer, lorsqu'il réalisa que la Dictature militaire allait étouffer son travail. « J'ai décidé de partir à l'étranger en emportant avec moi mes douleurs et mon architecture. Ceux qui voulaient me neutraliser m'ont offert, involontairement, la plus belle chance dans ma vie : faire connaître au monde entier mon métier d'architecte, le faire comprendre dans ses formes douces et inattendues », avait déclaré Niemeyer dans son autobiographie « Les Courbes de Temps ». Le bel

optimisme de la vie parisienne, toutefois, fut assombri par ses préoccupations au sujet de ce qui se passait au Brésil, à savoir le durcissement de la répression militaire. « Cela a créé pour moi, à Paris, un climat de morosité très pénible », avouait-il. Cela étant, Oscar ne fut pas systématiquement persécuté par le Régime militaire. Mais il devait tout de même se présenter régulièrement devant la police pour s'expliquer sur ses relations avec des personnalités considérées comme subversives, comme par exemple Prestes. La Dictature va surtout le dépouiller de ce qui était le plus important à ses yeux : son travail. Le projet de Niemeyer concernant l'aéroport de Brasília fut boycotté, puis finalement enterré par les Militaires, ce qui provoqua chez Oscar une profonde tristesse. L'épisode va précipiter son départ en exil. Connu pour sa détestation de l'avion, l'architecte entreprend alors un périple de 10 jours de traversée vers l'Europe. Il en sera de même lorsqu'il quittera la France plus tard.

Arrivé à Paris fin 1964, Oscar rencontre Miguel Arraes et retrouve Heron Alencar, vieille connaissance de l'université de Brasília. Avec Oscar, le politicien

théorisait la révolution, et comment prendre les armes. Il revendiquait plus de 6000 hommes mobilisés dans l'état de Pernambuco. Le rêve révolutionnaire n'était certes plus de mise, mais Arraes et Niemeyer continuèrent à se voir, dans la capitale française puis en Algérie.

Personnalités

A Paris, Oscar fréquente de grandes personnalités, comme Sartre, en participant notamment à des manifestations. Déjà à Brasília, l'architecte et le philosophe s'appréciaient : « J'admirais son intelligence, son soutien entier aux peuples du Tiers-monde, son rejet des dogmes et des valeurs bourgeoises », avait commenté l'architecte à propos de l'existentialiste. Oscar aimait les provocations de l'écrivain, comme par exemple lorsque Sartre assista tout nu à une fête. « Un geste qui, chez nous, aurait provoqué un scandale, mais en France, en plein surréalisme, était finalement anodin ». Niemeyer entretint également des contacts avec le célèbre poète et dramaturge français Jean Genet, qui déjeunait parfois à la non moins célèbre brasserie La Coupole.

Parmi ces nouveaux amis du Vieux monde, figure le ministre André Malraux. C'est à lui que Niemeyer attribue l'intérêt que la France témoigne à son architecture. Grâce à Malraux, l'architecte reçoit une permission spéciale qui l'autorise à travailler en France, et dans la foulée Oscar est choisi pour penser un projet urbain initié par la ville française de Grasse. « Comme c'était agréable de converser avec lui (Malraux), de l'écouter, de discuter de tout. Un vrai bonheur », s'exclame Oscar. Autre très important contact, Raymond Aron, qui va parrainer la candidature de Niemeyer au très classique Collège de France, ainsi qu'à l'Académie des Lettres. Ne restait plus à l'architecte qu'à se présenter aux entretiens conditionnés par ces candidatures – un processus qu'Oscar va dédaigner, tout à sa détestation des concours tendant à promouvoir une élite...

Communistes

Le lien avec le Parti communiste français est fort, dès l'origine. Niemeyer reçoit toute liberté pour concevoir le projet du siège du Parti. Projet qui compte parmi ceux qu'il préfère. « Cette œuvre a connu un grand succès, et le bâtiment reçoit désormais des visites permanentes ». Oscar ne cache pas sa fierté. Il aime à rappeler ce que l'ancien président français Georges Pompidou, au cours du déjeuner avec les architectes qui faisaient partie de jury chargé de choisir le projet lauréat du Centre Pompidou, avait dit à propos du siège du Parti : « C'est la seule bonne chose qu'ils (les communistes) aient jamais faite », aurait déclaré l'ancien président, selon l'architecte.

L'ARTISTE

Jacques Benoit: « Ce fut une période féconde pour lui, qu'il partagea avec les Existentialistes et les personnalités du monde parisien ».



Helena Mader/CB/DA Press

LE CAMARADE

Gérard Fournier: « Les contacts et les amitiés qu'il (Niemeyer) se fit à Paris ont certainement changé sa vision du monde ».



Helena Mader/CB/DA Press

Oscar se lie d'amitié avec les membres de Parti communiste français. « Ce n'était pas seulement le succès de ce travail qui m'a rapproché de tous ces camarades du Parti, mais aussi la lutte politique, plus importante pour nous que l'architecture », aimait à souligner Niemeyer. Une des grandes joies de l'architecte à Paris étaient la Fête de l'Humanité, événement annuel de septembre organisé par le quotidien français L'Humanité. Aux côtés de ses amis, Oscar y tient le stand du Parti communiste. « Comme elles étaient belles ces fêtes, trois journées d'allégresse avec des milliers de personnes qui s'embrassent, la solidarité, la célébration d'un monde meilleur, qui se profile », rapporte l'architecte. Le siège du journal L'Humanité, dans la banlieue de Paris, à proximité du Stade de France, est également un projet signé par Oscar.

Le Brésilien aimait les mœurs du Vieux continent, et se référait toujours à l'Europe. Quand le bâtiment du Parti communiste français fut prêt, la légende rapporte qu'un camarade appela Niemeyer pour lui demander s'il pouvait installer un vieux bureau dans la pièce où il allait travailler. « Quel plaisir de constater ce respect du travail des autres. Quand entendrons-nous au Brésil une telle chose? » s'interrogeait Oscar en parlant de l'épisode, des années plus tard.

Des adresses

Niemeyer vécut dans deux appartements à Paris : d'abord, rue François 1er, puis sur le boulevard Raspail, plus au sud de la capitale. L'architecte apprécia particulièrement la dernière adresse, qu'il considérait comme plus authentique, exempte de la foule des touristes submergeant les autres points forts de la ville. Depuis son appartement sur le boulevard Raspail,

Oscar pouvait se rendre à pied dans ces cafés de légende, points de rencontre pour les tous les artistes et les Existentialistes. Cet univers constituait l'une des grandes fascinations de l'architecte. « J'aimais Paris. Le Paris de Gide, de Baudelaire, de Malraux et de Camus. Paris se souvenant de la Révolution et de la liberté. La Seine, ce vieux fleuve, s'écoulant, indifférente à la vie des hommes et au cours des choses. Les Champs Elysées avec ses estrades, ses devantures de magasins et ses cafés, ses belles femmes. Le boulevard Raspail à Paris, où je vivais alors. Des bâtiments de même hauteur, des fenêtres élevées et des balcons souvent fleuris. Le Paris de Sartre et de Simone de Beauvoir, d'Aragon et de Nizan. Le Paris Rive Gauche, arpenté par Fitzgerald, Hemingway, Gris et Cocteau, celui de la Rotonde, du Flore et des Deux Magots ». Les palais et les parcs de Paris, et la richesse de sa vie intellectuelle, firent de cette période d'exil une saison qui donna ses couleurs à la vie et l'œuvre de l'architecte.

Mais le mal du pays rodait en permanence, en dépit de l'éblouissement causé par Paris. Un jour, chez son ami le maquetiste Louis Dimanche, Niemeyer entend la samba « L'instituteur », d'Ataulfo Alves. « Je ne sais pourquoi, mais cette musique, tellement brésilienne, m'a d'un coup fait penser très fort à mon pays, mes amis, ma famille si loin de moi, et à ma grande honte, je n'ai pu retenir mes larmes. J'ai essayé de les cacher. Je suis parti sur la terrasse, et alors j'ai pu y laisser couler mes larmes, abondamment ».

Notre reporter, sur place à l'invitation du Parti communiste français.